

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » 14 » six mois.
 » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 13 Avril 1865.

BULLETIN.

Les débats de l'Adresse touchent à leur fin au Corps législatif. On croit que le vote de l'ensemble du projet aura lieu aujourd'hui. La Chambre s'ajournera jusqu'après les fêtes de Pâques.

La nouvelle du voyage en Algérie de l'Empereur et du prince impérial est confirmée. C'est à Toulon que s'embarqueront les augustes voyageurs; des ordres ont été donnés dans cette ville pour leur prochaine réception.

Le Dagblad de Copenhague assure que de grandes démonstrations en faveur du Danemark ont eu lieu, à Flensburg, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi; les navires qui étaient dans le port hissèrent le pavillon danois. Il y a eu des illuminations.

La clôture de la session du Rigsraad danois a eu lieu le 11. Le ministre de l'intérieur a lu un message du roi qui exprime le regret que la discussion sur les modifications à apporter à la loi fondamentale n'ait pas eu de résultat. Ce message exprime aussi le vœu que Dieu éloigne les dangers qui pourraient résulter pour le pays de la situation actuelle.

Le *Moniteur prussien* publie un ordre de cabinet du roi portant que la pose de la première pierre pour les monuments nationaux en honneur des faits héroïques de la guerre du Schleswig-Holstein aura lieu à Berlin le 18, à Düppel le 21, et à l'île d'Alsen le 22 avril.

D'après des lettres de Saint-Petersbourg, le conseil de l'Empire a adopté dans sa séance du 7 avril dernier, le nouveau projet de loi sur la presse. D'après ce projet, la censure sera facultative pour les journaux qui voudront s'y soumettre.

Une suspension temporaire, à la suite de trois avertissements peut être ordonnée

par le ministre de l'intérieur, mais pour la suppression définitive d'un journal, il faudra une décision du Sénat. La promulgation de la loi aura probablement lieu avec la fête de Pâques.

J. REBOUX.

On lit dans le *Journal de la Nièvre* :

Ah ! si l'on confiait l'administration de la France à certains orateurs, que deviendriions-nous ? ou nous conduiraient les théories qu'ils exposent ? C'est la liberté illimitée qu'ils demandent, dira-t-on ! Oui sans doute ; mais voulez-vous savoir comment ils l'entendent ; lisez les compléments des débats de l'Adresse. En fait de liberté, c'était ces jours derniers l'instruction obligatoire et l'expulsion des congrégations religieuses qu'on demandait ; ou bien encore la liberté des assassinats par l'abolition de la peine de mort.

Pères de famille, vous vous croyez libres, allons donc ! Vous n'êtes pas maîtres de vos enfants ; sous peine d'amende il faut les envoyer à l'école ; non pas à l'école de votre choix, mais à celle de l'Etat ; car, entendez-le bien, ceux qui veulent la liberté, ceux qui désirent l'Eglise libre dans l'Etat libre, demandent qu'on interdise aux congréganistes le droit d'enseigner ; pourquoi ? Parce que les congréganistes ne professent pas les mêmes principes que l'Opinion nationale et le *Siccle*, parce que les 200,000 prêtres, sœurs ou membres des congrégations existant en France, et possédant 500 millions de fortune, effrayent M. Havin, qui aime cependant à faire baptiser ses enfants par un évêque, et à amasser de nombreuses rentes en dirigeant son journal au million de lecteurs ; ou bien encore parce que M. Adolphe Guérault a découvert que parmi les jeunes gens élevés dans des institutions religieuses, 12 sur 130 sont entrés l'année dernière à l'école polytechnique ; 56 sur 250 à l'école Saint-Cyr, et 13 sur 145 à l'école navale !

Maintenant, pères de familles, soyez rassurés ; on veut aussi l'abolition de la peine de mort, c'est-à-dire ; pour sauver chaque année la vie à quelques coquins, exposer les honnêtes gens à périr sous le couteau du premier voleur auquel il plaira de braver la peine des travaux forcés à perpétuité ! — J. FAY.

Le vote de la Diète de Francfort a produit une grande sensation dans tout l'an-

cieu empire germanique. A Vienne surtout on s'en montre très-satisfait. Le parti militaire lui-même, si favorable à l'alliance avec la Prusse, se réjouit de la tournure qu'a prise l'affaire, parce qu'il reconnaît qu'il était impossible à l'Autriche de supporter plus longtemps l'arrogance de M. de Bismark.

La déclaration faite par M. de Roon que la Prusse est décidée à garder le port de Kiel, sans se soucier du consentement de son alliée, a soulevé une véritable indignation à la cour et dans le public. « On est satisfait, dit une lettre de Vienne, de l'attitude que l'Autriche vient de prendre en face de l'ambition prussienne. Mais les hommes d'Etat se demandent où conduira le conflit qui a éclaté entre les deux grandes puissances allemandes. L'Autriche, en effet, n'a le choix qu'entre la guerre avec son alliée d'hier et une humiliation. Selon toute apparence, la Prusse ira jusqu'au bout, gardera dans les duchés ce qu'elle croit utile de garder et ne se laissera pas arrêter par les résolutions de la Diète fédérale. L'ambition de la Prusse ne pourra donc être arrêtée que par la force matérielle. Mais l'Autriche n'est pas à même d'employer la force contre la Prusse. Les fédéraux eux-mêmes reconnaissent cette impossibilité.

On écrit de Vienne, le 10 avril :

L'irritation est grande dans nos cercles officiels contre la politique du cabinet de Berlin. On commence à parler de la nécessité pour l'Autriche de s'opposer même par la force aux tendances envahissantes de la Prusse. Il est vrai que des paroles à l'action le chemin est long ; mais ces propos caractérisent la disposition des esprits en haut lieu. Si l'on peut ajouter foi aux renseignements qui me parviennent, les mauvaises dispositions, à l'égard de la Prusse, tiendraient à des raisons étrangères à la question des duchés. Notre gouvernement aurait eu connaissance des concessions que la Prusse se serait montrée prête à faire à une grande puissance pour ne pas être entravée par elle dans l'exécution de ses projets concernant les Duchés.

Dans tous les cas, il est certain, et cela mérite d'être signalé, que les correspondants officiels des journaux ont reçu pour instruction de présenter l'alliance Prusso-Autrichienne comme très-ébranlée. Il est certain aussi que notre gouvernement fait toute sorte d'avances aux cabinets des Etats secondaires.

On écrit de New-York :

Après quelques succès partiels auxquels les partisans du Sud s'étaient trop hâtés de donner des proportions d'une défaite, le général Sherman a occupé Goldsboro le 21 mars ; dès le lendemain 22, les généraux Schofield et Terry ont pu se mettre en communication avec lui et les trois corps d'armée n'en forment plus maintenant qu'un seul. Le général sudiste Johnstone avait voulu attaquer en détail chacune des colonnes ennemies, mais ces tentatives ont échoué : la ville de Raleigh et la ligne de la Neuse doivent donc être regardées comme perdues pour Johnstone, qui n'aura guère d'autre parti à prendre que de se retirer derrière le Roanoke.

Le général confédéré est en effet réduit à l'heure qu'il est à une quarantaine de mille hommes, tandis que Sherman en réunit probablement le double. C'est un général hardi sans être téméraire et on peut difficilement prévoir quelque imprudence de sa part.

Quant à la position du général Lee, il a fait, le 25 mars, un effort pour rompre la ligne des retranchements fédéraux devant Petersburg. Il a choisi à l'aile droite de l'ennemi une position qu'il croyait plus vulnérable que les autres et qui lui offrait l'avantage, s'il avait pu s'en emparer, d'intercepter les communications du général Meade à City Point, base de ses approvisionnements. Les confédérés ont tout d'abord enlevé les piquets du 9^e corps appuyé sur la rivière Appotomox ; puis ils se sont jetés avec beaucoup d'impétuosité sur le fort Steadman, qu'ils ont pris d'assaut. Ce premier succès a été suivi d'un autre. Une batterie fédérale n'a pu tenir à succomber, et le fort Haskell a été bombardé à l'aide de pièces d'artillerie conquises sur le 9^e corps. Bientôt cependant, et grâce à l'intervention de nouvelles forces, commandées par le général fédéral Hartranft, les confédérés ont reperdu le terrain qu'ils avaient occupé, y compris le fort Steadman.

En même temps que ces événements se passaient à l'aile droite, la gauche des fédéraux prenait de son côté l'offensive, et enlevait après un combat acharné les fortifications de l'armée ennemie. Au dire du général Grant, ses pertes se seraient élevées à un peu plus de deux mille hommes, tandis que les sécessionnistes auraient souffert davantage.

A New-York, la nouvelle des combats livrés le 25 a produit une vive satisfaction. L'entrevue du président Lincoln avec le général Grant à la forteresse Monroe semblerait indiquer qu'il s'attend à quel-

ques négociations. Quelle est la véritable blanche de ces bruits ? Sur quelles bases pourrait-on traiter ? Ce sont là des questions auxquelles il est bien difficile de faire, quand à présent, une réponse plausible.

Ecosse.

Quinze cents à deux mille pauvres orphelins nés de parents Irlandais en Ecosse, se trouvent en ce moment, dans les maisons des protestants. Ces pauvres enfants, âgés de moins de quatorze ans, et abandonnés, leurs parents étant morts ou réduits à une indigence extrême, sont placés dans les maisons des pauvres (*work-houses*), ou bien envoyés à la campagne, où ils sont tous élevés dans le protestantisme. Ils n'ont plus aucun rapport, je ne dirai pas avec des prêtres, mais même avec des laïques catholiques, de sorte qu'ils perdent bientôt tout souvenir de la religion dans laquelle ils furent baptisés. Il y a actuellement en Ecosse plus de trois mille personnes qui ont perdu la foi.

Les Sœurs de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, afin de sauver quelques-uns de ces milliers de pauvres enfants, ont acheté une belle maison dans la ville de Lanark, qui leur a coûté la grosse somme de 200,000 fr. Une loterie, des dons généreux de l'évêque, du clergé du diocèse, du zèle fondateur de la mission des P. P. Lazaristes en Ecosse, ont mis les Sœurs à même de payer la plus grande partie de cette somme.

Les ressources des Sœurs sont entièrement épuisées. Les catholiques du pays ont contribué généreusement, et les Sœurs n'ont plus qu'à tourner leurs regards vers la France. C'est à la France qu'elles font appel aujourd'hui, au nom des pauvres orphelins qu'elles ont déjà sauvés, et de tous ceux qui demandent à entrer dans leur maison, mais que le défaut de ressources empêche d'admettre.

Les prières de ces bonnes Sœurs, de ces pauvres enfants et de leurs parents qui sont au ciel seront offertes chaque jour pour leurs bienfaiteurs, ainsi que le Saint-Sacrifice de la Messe trois fois par mois. Le P. Salvayer, procureur-général des Lazaristes, à Paris, rue de Sévres, 95, et le R. P. Lynch, Lazariste, supérieur du séminaire des Irlandais, rue des Irlandais, à Paris, ont bien voulu se charger de recevoir les souscriptions et de répondre à toutes les demandes en faveur de cette bonne œuvre.

Mgr. Murdoch, évêque, écrivant en faveur

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 12 AVRIL 1865

N° 7

UN

MARIAGE EN PROVINCE.

CHAPITRE IV.

LA TANTE MÉDÉ.

(Suite.)

— Oh ! tante Médé, que c'est beau ! dit la jeune fille, après un moment d'admiration recueillie ; je n'ai jamais vu le soleil comme cela à Saint-Benoit : les murs étaient trop hauts.

La conversation sur les gens du château fit encore les frais de l'entretien. Au milieu des narrations un peu diffusées de Mme Lescalle, la tante Médé dit :

— Mais Virginie me parle toujours du même jeune homme ; Mme de Vedelle n'a-t-elle pas deux fils ?

— Oui, tante Médé, il y en a un autre, le cadet, dit Rose, un petit, pâle, bien singulier ; il ne nous a pas dit quatre mots ; il a l'air sauvage.

— Le cadet ne compte pas, reprit Mme Lescalle, c'est un drôle d'être, une espèce

de maniaque. Entre nous, on le dit *fada* (1) et ça se voit bien.

— Qui dit cela ? demanda le notaire.

— Qui ? tout le monde : Gautier, le *pairie* (fermier) de la Pinède, Manole, qui va là-bas en journée, et Marion la laitière.

— Qu'en savent-ils ?

— Pas plus tard qu'hier, Marion m'a raconté qu'en allant au Beausset, au milieu de la nuit, avec son fils, ils ont vu une ombre marchant gravement au bord de la mer ; ils ont eu d'abord grand peur, mais en approchant ils ont reconnu le jeune M. de Vedelle. Elle lui a alors parlé ; il ne lui a pas répondu et s'est vite éloigné ; il était sans chapeau, les cheveux au vent, et l'a regardée avec un air effrayant.

— Quels commérages recueilles-tu là ? dit le notaire.

— Comment ! trouves-tu donc d'un homme raisonnable de courir comme cela les grèves à trois heures du matin, au lieu de dormir ?

— C'est un enfantillage ; il voulait faire peur aux femmes allant au marché avant le jour.

— Je pense comme toi là-dessus : c'était pour effrayer les filles ; mais on ne doit plus faire de ces niches-là passé douze ans, si l'on n'est pas *fada*.

— Mais, fit la tante Médé, ce pauvre jeune homme a peut-être des agitations malades, s'il est dans l'état que vous dites ; les *fadas* ont les nerfs malades.

(1) *Fada* est une expression usitée dans les provinces méridionales. Ce mot a une signification impossible à rendre en français. *Fada* ne veut pas dire un idiot, mais seulement un être resté enfant au delà du terme de l'enfance.

beaucoup d'entre eux dorment très-difficilement. Que dit la comtesse de l'état de son fils ?

— Elle n'en parle pas, elle a l'air d'en être honteuse ; elle est devenue tout embarrassée, quand il nous a si brusquement plantés là, Rose et moi.

— Et le comte ?

— Le comte ne m'en a pas dit un mot, reprit le notaire ; il ne paraît guère l'aimer.

— Pauvre jeune homme ! qui l'aimera s'il vient à perdre sa mère ? dit Misé Médé.

— Bah ! ma tante, ne soupirez pas sur son sort, fit en riant M^e Lescalle ; son père est riche, il trouvera bien une femme qui s'en chargera. Quand on peut donner à un malade quinze mille livres de rentes pour se faire soigner, les gardes-malades de bonne volonté ne manquent pas.

— Ah ! mon père, un *fada*, c'est bien pis qu'un malade, s'écria Rose.

— Je suis de l'avis de Rose, dit la tante Médé.

— Et sur quoi bases-tu cette grande antipathie ? demanda M^e Lescalle à sa fille.

— Sur ceci, cher père : un malade, d'abord, peut guérir. Puis, chez un malade, le corps seul est atteint ; il peut vous être reconnaissant de vos soins, vous aimer : le *fada* a l'esprit malade ; il ne comprend même pas ce qu'on fait pour lui.

— Oui, ce doit être affreux, continua la tante Médé, d'avoir près de soi un corps jeune et vigoureux dont l'âme est comme absente.

— Eh bien ! un tel mari n'est pas gênant, reprit le notaire ; on le traite comme un grand enfant dont on a accepté la garde.

— Mais, papa, celui-là n'est pas un grand enfant sans volonté, comme vous le croyez bien ; il a, au contraire, toutes sortes de manies bizarres, d'épigrammes déraisonnables. Il prétend empêcher son père de cultiver ses terres, afin d'y voir pousser les buissons de câpriers, dont il aime les fleurs ; il ne veut pas laisser couper une branche d'arbre qui entre chez lui par une fenêtre ; il habite un grenier où, comme un maniaque qu'il est, il entasse mille choses baroques et inutiles ; il ne veut pas s'habiller comme tout le monde, il porte des vestes comme Lieutenant, le garde-chasse, et des guêtres de peau comme le facteur. A le voir, on ne le prendrait pas pour le fils d'un comte, je vous assure.

— Ce que Rose te dit là est exact, reprit Mme Lescalle, et ajoute à cela qu'il n'a pas même l'air de comprendre quand on lui parle.

— Tout cela peut être vrai, ma chère amie ; cependant ce garçon-là trouvera une femme quand il voudra. C'est joli, vois-tu, d'être riche et de s'appeler la baronne de Vedelle.

— Peux-tu dire de pareilles choses, Toussaint ? Epouser un *fada* ! C'est une pensée à faire horreur ! Songe donc, ajoute plus bas Mme Lescalle, une fois mariée, il faut être la femme de son mari, et... tiens, c'est révoltant ; j'aimerais cent fois mieux soigner toute ma vie un infirme que d'épouser un de ces fous tranquilles.

— Bon, bon, madame Lescalle, ne l'emporte pas ; on ne veut pas le faire épouser.

La conversation prit un autre tour. Après le dîner, on quitta la tante Médé, et chacun revint à la ville assez préoccupé : le notaire songeant à tirer le meilleur

parti possible de ses relations avec la Pinède ; Mme Lescalle rêvant de faire venir une robe de Marseille pour sa prochaine visite au château, Rose se rappelant involontairement le beau visage de Jacques ; et, repassant dans son esprit chacune des paroles qu'il lui avait adressées, elle le comparait à Artémon Richer de Montlouis, le lion de la Ciotat, et le trouvait plus élégant et plus aimable. « Il va retourner à Paris ! » pensait-elle avec un soupir.

CHAPITRE V.

DENISE.

Depuis sa première visite, Mlle de La Pinède revint souvent voir la famille de Vedelle ; les façons gracieuses de la comtesse lui plaisaient, et les empressements significatifs des deux frères ne lui déplaisaient pas.

Denise de La Pinède était un de ces types de femme charmants, dangereux et rares, qui se produisent sous l'influence combinée de certains hasards ou la nature et l'éducation concourent à un même but.

Tout enfant, elle avait été placée par son père dans un des meilleurs pensionnats de Paris. Riche, jolie, intelligente, Denise flatta tout de suite l'amour-propre et de sa maîtresse de pension. Suivie avec soin dans ses études, elle fit au bout de quelques années de temps le plus grand honneur à ses professeurs ; alors elle fut, comme on dit moi en terme de classe, *possédée* et devint une sorte de *réclame vivante* de l'institution. Les examens publics, les distributions de prix